

L'amour medecin. Comedie / [Molière].

Contributors

Molière, 1622-1673

Publication/Creation

[Paris?] : [publisher not identified], [between 1700 and 1799?]

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/x8yhndb5>

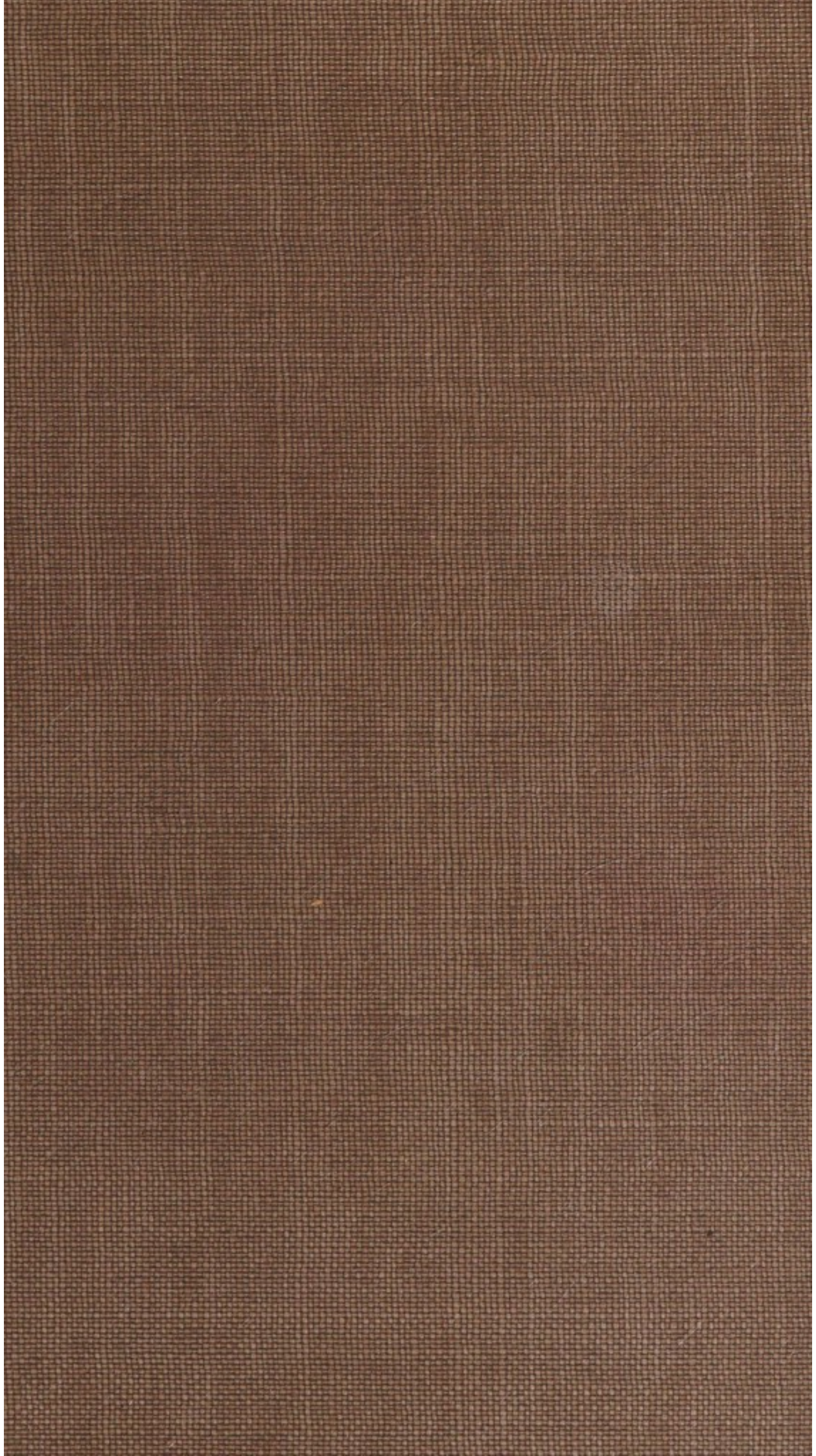
License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

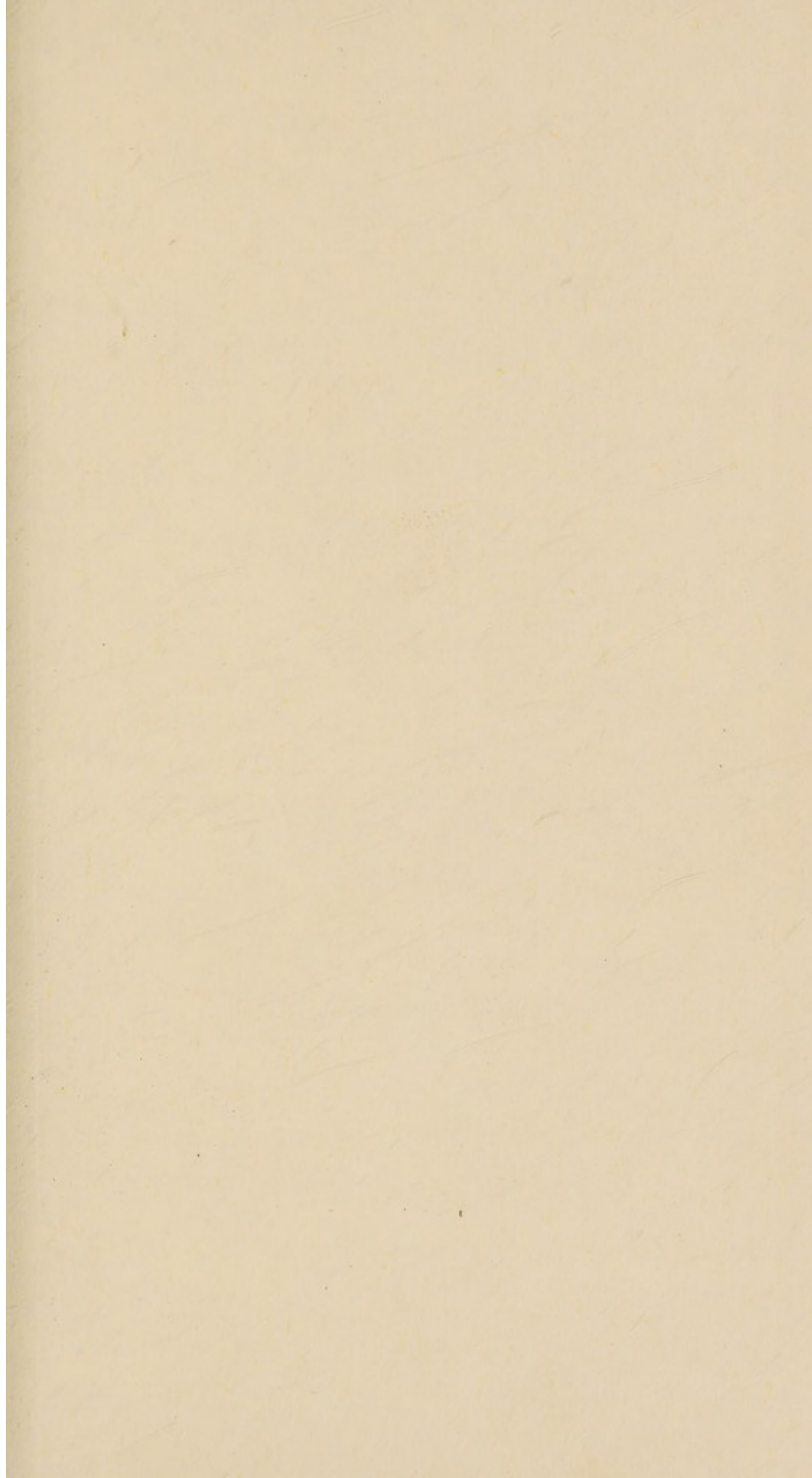
You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>



37025/A





42550
L
L'AMOUR
MEDECIN.
COMEDIE.

Pa. J. B. P. MOLIERE.

Représentée pour la première fois
à Versailles par Ordre du Roy,
le 15. Septembre 1665. & donnée
depuis au Public à Paris, sur le
Théâtre du Palais Royal, le 22.
du mois de Septembre 1665.

Par la Troupe du ROY.

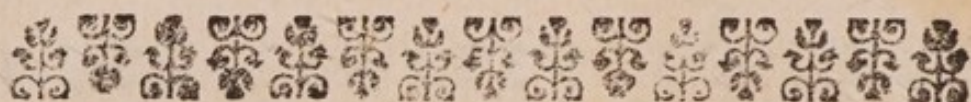




A U L E C T E U R.



E n'est icy qu'un simple Crayon ; un petit Impromptu dont le Roy a voulu se faire un Divertissement. Il est le plus précipité de tous ceux que Sa Majesté m'ait commandez ; & lors que je diray qu'il a esté proposé , fait , appris , & représenté en cinq jours , je ne diray que ce qui est vray. Il n'est pas necessaire de vous avertir qu'il y a beaucoup de choses qui dépendent de l'action : On sçait bien que les Comedies ne sont faites que pour estre jouïées ; & je ne conseille de lire celle-cy qu'aux Personnes qui ont des yeux pour découvrir dans la lecture tout le Jeu du Theatre. Ce que je vous diray , c'est qu'il seroit à souhaiter que ces sortes d'Ouvrages pûssent toujours se montrer à vous avec les ornemens qui les accompagnent chez le Roy : Vous les verriez dans un estat beaucoup plus supportable ; & les Airs , & les Symphonies de l'incomparable Monsieur Lully , meslez à la beauté des Voix , & à l'adresse des Danseurs , leur donnent sans doute des graces , dont ils ont toutes les peines du monde à se passer.



LES PERSONNAGES.

SGANARELLE, Pere de Lucinde.

AMINTE.

LUCRECE.

M. GUILLAUME, Vendeur de Tapisseries.

M. JOSSE, Orfèvre.

LUCINDE, Fille de Sganarelle.

LYSETTE, Suivante de Lucinde.

M. TOME'S.

M. DES FONANDRE'S,

M. MACROTON.

M. BAHYS,

M. FILERIN.

CLITANDRE, Amant de Lucinde.

UN NOTAIRE.

} Medecins.

L'OPERATEUR, Orvietan.

Plusieurs Trivelins & Scaramouches.

LA COMEDIE.

LA MUSIQUE.

LE BALET.

*La Scene est à Paris, dans une Salle
de la Maison de Sganarelle.*

PROLOGUE.

LA COMEDIE,
LA MUSIQUE,
ET LE BALET.

LA COMEDIE.



*Quittons, quittons nostre vaine querelle,
Ne nous disputons point nos talens tour à tour,
Et d'une gloire plus belle,
Piquons-nous en ce jour:
Unissons-nous tous trois d'une ardeur sans seconde
Pour donner du plaisir au plus grand Roy du Monde.*

Tous Trois.

Unissons-nous...

*De ses travaux plus grands qu'on ne
peut croire,*

*Il se vient quelquefois délasser parmi
nous.*

Est-il de plus grande gloire ?

Est-il bon-heur plus doux ?

Unissons-nous tous trois...

Tous Trois.

Unissons-nous





L'AMOUR ALLEGORIQUE





L'AMOUR

MEDECIN.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SGANARELLE, AMINTE, LUCRECE,
M. GUILLAUME, M. JOSSE.

SGANARELLE.



H ! l'étrange chose que la vie ! & que je puis bien dire avec ce grand Philosophe de l'antiquité , qui *qui terre a , guerre a ,* & qu'un malheur ne vient jamais sans l'autre ! Je n'avois qu'une Femme qui est morte.

M. GUILLAUME.

Et combien donc en vouliez-vous avoir ?

SGANARELLE.

Elle est morte , Monsieur Guillaume mon amy ; cette perte m'est tres-sensible , & je ne puis m'en ressouvenir sans pleurer. Je n'estois pas fort satisfait de sa conduite , & nous avions le plus souvent

E iij

dispute ensemble ; mais enfin , la mort r'ajuste toutes choses. Elle est morte ; je la pleure. Si elle estoit en vie , nous nous querellerions. De tous les Enfans que le Ciel m'avoit donnez , il ne m'a laissé qu'une Fille , & cette Fille est toute ma peine : Car enfin , je la voy dans une mélancolie la plus sombre du monde , dans une tristesse épouvantable , dont il n'y a pas moyen de la retirer , & dont je ne sçau-rois même apprendre la cause. Pour moy , j'en perds l'esprit , & j'aurois besoin d'un bon conseil sur cette matiere. Vous estes ma Niece ; vous , ma Voisine ; & vous , mes Comperes & mes Amis ; je vous prie de me conseiller tout ce que je dois faire. /

M. JOSSE.

Pour moy , je tiens que la braverie , que l'ajustement , est la chose qui réjouit les plus les Filles ; & si j'estois que de vous , je luy acheterois dès aujourd'huy une belle Garniture de Diamans , ou de Rubis , ou d'Emeraudes.

M. GUILLAUME.

Et moy , si j'estois en vostre place , j'acheterois une belle Tenture de Tapisseries de verdure , ou à personnages , que je ferois mettre dans sa Chambre , pour luy réjouir l'esprit & la venir.

A M I N T E.

Pour moy , je ne ferois point tant de façon , & je la marierois fort bien , & le plutôt que je pourrois , avec cette Personne qui vous la fit , dit-on , demander il y a quelque temps.

LUCRECE.

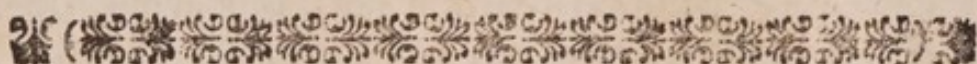
Et moy , je tiens que vostre Fille n'est point du tout propre pour le Mariage : Elle est d'une complexion trop délicate & trop peu saine ; & c'est la vouloir envoyer bien-tost en l'autre Monde , que de l'exposer comme elle est , à faire des Enfans. Le

monde n'est point du tout son fait , & je vous conseille de la mettre dans un Convent , où elle trouvera des divertissemens qui seront mieux de son humeur.

SGANARELLE.

Tous ces conseils sont admirables assurément ; mais je les trouve un peu intéressés , & trouve que vous me conseillez fort bien pour vous. Vous estes Orfèvre , Monsieur Josse , & vostre conseil sent son Homme qui a envie de se défaire de sa marchandise. Vous vendez des Tapisseries , Monsieur Guillaume , & vous avez la mine d'avoir quelque Tenture qui vous incommode. Celuy que vous aimez , ma Voisine , a dit-on , quelque inclination pour ma Fille ; & vous ne seriez pas fâchée de la voir la Femme d'un autre. Et quant à vous , ma chere Niece , ce n'est pas mon dessein , comme on sçait , de marier ma Fille avec qui que ce soit , & j'ay mes raisons pour cela. Mais le conseil que vous me donnez de la faire Religieuse , est d'une Femme qui pourroit bien souhaiter charitablement d'estre mon heritiere universelle. Ainsi Messieurs & Mesdames , quoy que tous vos conseils soient les meilleurs du monde , vous trouverez bon , s'il vous plaist , que je n'en suive aucun. Voila de mes donneurs de conseils à la mode.





SCENE II.

LUCINDE, SGANARELLE.

SGANARELLE.

AH ! voila ma Fille qui prend l'air. Elle ne me voit pas. Elle soupire. Elle leve les yeux au Ciel. Dieu vous gard. Bon jour, ma Mie. Hé bien , qu'est-ce ? comme vous en va ? Hé quoy ? toujours triste & melancolique comme cela , & tu ne veux pas me dire ce que tu as ? Allons donc , découvre-moy ton petit cœur : Là , ma pauvre Mie , dy , dy ; dy tes petites pensées à ton petit Papa mignon. Courage , veux-tu que je te baise ? vien. J'enrage de la voir de cette humeur-là. Mais , dy-moy , me veux-tu faire mourir de déplaisir , & ne puis-je sçavoir d'où vient cette grande langueur ? Découvre-m'en la cause , & je te promets que je feray toutes choses pour toy. Ouy , tu n'as qu'à me dire le sujet de ta tristesse , je t'assure icy , & te fais serment , qu'il n'y a rien que je ne fasse pour te satisfaire. C'est tout dire. Est-ce que tu es jalouse de quelqu'une de tes Compagnes , que tu voyes plus brave que toy ? & seroit-il quelque étoffe nouvelle dont tu voulusses avoir un habit ? Non. Est-ce que ta Chambre ne te semble pas assez parée , & que tu souhaiterois quelque Cabinet de la Foire saint Laurent ? Ce n'est pas cela. Aurois-tu envie d'apprendre quelque chose ; & veux-tu que je te donne un Maistre pour te montrer à joier du Clavessin ? Nenny. Aimerois-tu quelqu'un , & souhaiterois-tu d'estre mariée ?

Lucinde luy fait signe que c'est cela.



S C E N E III.

LYSETTTE, SGANARELLE, LUCINDE.

LYSETTE.

HE' bien, Monsieur, vous venez d'entretenir votre Fille. Avez-vous sceu la cause de sa mélancolie ?

SGANARELLE.

Non , c'est une Coquine qui me fait enragger.

LYSETTE.

Monsieur ; laissez-moy faire. Je m'en vais la sonder un peu.

SGANARELLE.

Il n'est pas necessaire ; & puis qu'elle veut estre de cette humeur, je suis d'avis qu'on l'y laisse.

LYSETTE.

Laissez-moy faire , vous dis-je ; peut-estre qu'elle se découvrira plus librement à moy qu'à vous. Quoy , Madame , vous ne nous direz point ce que vous avez , & vous voulez affliger ainsi tout le monde ? Il me semble qu'on n'agit point comme vous faites ; & que si vous avez quelque repugnance à vous expliquer à un Pere , vous n'en devez avoir aucune à me découvrir votre cœur. Dites-moy , souhaitez-vous quelque chose de luy ? Il nous a dit plus d'une fois

qu'il n'épargneroit rien pour vous contenter. Est-ce qu'il ne vous donne pas toute la liberté que vous souhaiteriez ? & les Promenades & les Cadeaux ne tenteroient-ils point votre ame ? Heu. Avez-vous reçu quelque déplaisir de quelqu'un ? Heu. N'auriez-vous point quelque secrete inclination , avec qui vous souhaiteriez que votre Pere vous mariait ? Ah ! je vous entens. Voila l'affaire. Que Diable , pourquoy tant de façons ? Monsieur , le mystere est découvert ; Et ...

SGANARELLE *l'interrompant.*

Va , Fille ingrate , je ne te veux plus parler, & je te laisse dans ton obstination.

LUCINDE.

Mon Pere , puis que vous voulez que je vous dise la chose

SGANARELLE.

Ouy , je perds toute l'amitié que j'avois pour toy.

LYSETTE.

Monsieur , sa tristesse.

SGANARELLE.

C'est une Coquine qui me veut faire mourir.

LUCINDE.

Mon Pere , je veux-bien ...

SGANARELLE.

Ce n'est pas la recompense de t'avoir élevée comme j'ay fait.

LYSETTE.

Mais , Monsieur

SGANARELLE.

Non , je suis contr'elle dans une colere épouvantable.

COMEDIE.

61

LUCINDE.

Mais , mon Pere . . .

SGANARELLE.

Je n'ay plus aucune tendresse pour toy.

LYSETTE.

Mais . . .

SGANARELLE.

C'est une Friponne.

LUCINDE.

Mais . . .

SGANARELLE.

Une Ingrate.

LYSETTE.

Mais . . .

SGANARELLE.

Une Coquine , qui ne me veut pas dire ce qu'elle a.

LYSETTE.

C'est un Mary qu'elle veut.

SGANARELLE. *faisant semblant de ne pas entendre.*

Je l'abandonne.

LYSETTE.

Un Mary.

SGANARELLE.

Je la deteste.

LYSETTE.

Un Mary.

SGANARELLE.

Et la renonce pour ma Fille.

LISETTE.

Un Mary.

SGANARELLE.

Non , ne m'en parlez point.

LYSETTE.

Un Mary.

SGANARELLE.

Ne m'en parlez point.

LYSETTE.

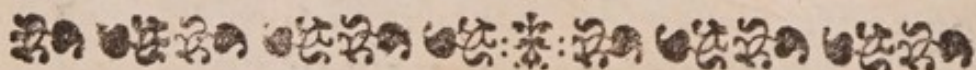
Un Mary.

SGANARELLE.

Ne m'en parlez point.

LYSETTE.

Un Mary , un Mary , un Mary.



S C E N E I V.

LYSETTE, LUCINDE.

LYSETTE.

O N dit bien vray , Qu'il n'y a point de pires
sourds , que ceux qui ne veulent pas enten-
dre.

LUCINDE.

Hé bien , Lysette , j'avois tort de cacher mon dé-
plaisir , & je n'avois qu'à parler , pour avoir tout ce
que je souhaitois de mon Pere. Tu le vois.

LYSETTE.

Par ma foy , voila un vilain Homme ; & je vous
avoué que j'aurois un plaisir extrême à luy jouier
quelque tour. Mais d'où vient donc, Madame , que
jusqu'icy vous m'avez caché vostre mal ?

LUCINDE.

Helas ! dequoy m'auroit servi de te le décou-
vrir plutôt ? & n'aurois-je pas autant gagné à le
tenir caché toute ma vie ? Crois-tu que je n'aye
pas bien prévu tout ce que tu vois maintenant ?

que je ne sceusse pas à fonds tous les sentimens de mon Pere , & que le refus qu'il a fait porter à celui qui m'a demandée par un Ami , n'ait pas étouffé dans mon ame toute sorte d'espoir ?

LYSETTE.

Quoy , c'est cet Inconnu qui vous a fait demander , pour qui vous ...

LUCINDE.

Peut-estre n'est-il pas honneste à une Fille de s'expliquer si librement : mais enfin , je t'avouë que s'il m'estoit permis de vouloir quelque chose , ce seroit luy que je voudrois. Nous n'avons eu ensemble aucune conversation , & sa bouche ne m'a point déclaré la passion qu'il a pour moy : mais dans tous les lieux où il m'a pû voir , ses regards & ses actions m'ont toujors parlé si tendrement , & la demande qu'il a fait faire de moy , m'a paru d'un si honneste homme , que mon cœur n'a pû s'empescher d'estre sensible à ses ardeurs ; & cependant tu vois où la dureté de mon Pere reduit toute cette tendresse.

LYSETTE.

Allez , laissez-moy faire ; quelque sujet que j'aye de me plaindre de vous du secret que vous m'avez fait , je ne veux pas laisser de servir vostre amour ; & pourveu que vous ayez assez de resolution ...

LUCINDE.

Mais que veux tu que je fasse contre l'autorité d'un Pere ? & s'il est inexorable à mes vœux ...

LYSETTE.

Allez , allez , il ne faut pas se laisser mener comme un Oyson ; & pourveu que l'honneur n'y soit pas offensé , on se peut liberer un peu de la tyrannie d'un Pere. Que pretend-il que vous fassiez ? N'estes-vous pas en âge d'estre mariée ? & croit-il

que vous soyez de marbre. Allez , encore un coup , je veux servir vostre passion , je prends dès à present sur moy tout le soin de ses interets, & vous verrez que je sçay des détours . . . Mais je vois vostre Pere , rentrons & me laissez agir.



S C E N E V.

SGANARELLE.

IL est bon quelquefois de ne point faire semblant d'entendre les choses qu'on n'entend que trop bien ; & j'ay fait sagement , de parer la déclaration d'un desir que je ne suis pas résolu de conten-
ter. A-t-on jamais rien veu de plus tyrannique que cette coustume où l'on veut assujettir les Peres ? Rien de plus impertinent , & de plus ridicule , que d'amasser du bien avec de grands travaux , & élever une Fille avec beaucoup de soin & de tendresse , pour se dépouïller de l'un & de l'autre entre les mains d'un Homme qui ne nous touche de rien ? Non , non , je me mocque de cet usage , & je veux garder mon bien & ma Fille pour moy.



SCENE VI.



SCENE VI.

LYSETTE , SGANARELLE.

LYSETTE *faisant semblant de ne pas
voir Sganarelle.*

AH ! malheur ! ah disgrâce ! ah pauvre Seigneur Sganarelle , où pourray-je te rencontrer ?

SGANARELLE.

Que dit-elle-là ?

LYSETTE.

Ah ! misérable Pere , que feras-tu , quand tu sauras cette nouvelle ?

SGANARELLE.

Que fera-ce ?

LYSETTE.

Ma pauvre Maistresse !

SGANARELLE.

Je suis perdu.

LYSETTE.

Ah !

SGANARELLE.

Lysette.

LYSETTE.

Quelle infortune !

SGANARELLE.

Lysette.

LYSETTE.

Quel accident !

SGANARELLE.

Lysette.

Tome III.

F

LYSETTE.

Quelle fatalité !

SGANARELLE.

Lyfette.

LYSETTE.

Ah ! Monsieur.

SGANARELLE.

Qu'est-ce ?

LYSETTE.

Monsieur.

SGANARELLE.

Qu'y a-t-il ?

LYSETTE.

Vostre Fille . . .

SGANARELLE.

Ah ! ah.

LYSETTE.

Monsieur, ne pleurez donc point comme cela ?
car vous me feriez rire.

SGANARELLE.

Dy-donc vifte.

LYSETTE.

Vostre Fille toute faisie des paroles que vous
luy avez dites, & de la colere effroyable où elle
vous a veu contr'elle, est montée vifte dans sa
Chambre, & pleine de defefpoir, a ouvert la fe-
nestre qui regarde sur la Riviere.

SGANARELLE.

Hé bien ?

LYSETTE.

Alors, levant les yeux au Ciel: Non, a-t-elle dit ;
il m'est impossible de vivre avec le courroux de mon
Pere ; & puis qu'il me renonce pour sa Fille, je veux
mourir.

SGANARELLE.

Elle s'est jettée ?

LYSETTE.

Non , Monsieur , elle a fermé tout doucement la fenestre , & s'est allée mettre sur le lit. Là , elle s'est prise à pleurer amèrement ; & tout d'un coup son visage a pâly , ses yeux se sont tournez , le cœur luy a manqué , & elle est demeurée entre mes bras.

SGANARELLE.

Ah ! ma Fille , elle est morte ?

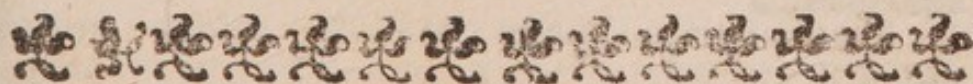
LYSETTE.

Non , Monsieur , à force de la tourmenter , je l'ay fait revenir : mais cela luy reprend de moment en moment , & je croy qu'elle ne passera pas la journée.

SGANARELLE.

Champagne , Champagne , Champagne , viste , qu'on m'aille querir des Medecins , & en quantité on n'en peut trop avoir dans une pareille aventure. Ah ! ma Fille : ma pauvre Fille !

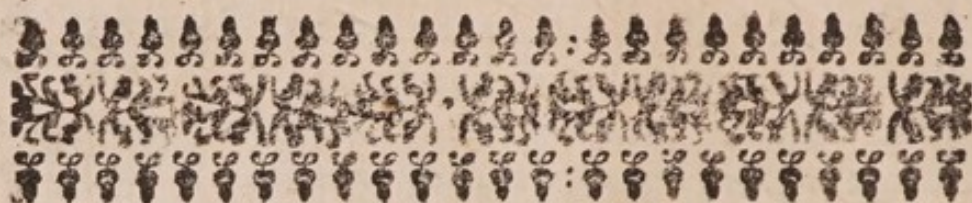
Fin du premier Acte.



I. ENTRE-ACTE.

*C*hampagne en dansant frappe aux portes de quatre Medecins , qui dansent & entrent avec ceremonie , chez le Pere de la Malade.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SGANARELLE, LYSETTE.

LYSETTE.



U E voulez-vous donc faire , Monsieur , de quatre Medecins ? N'est-ce pas assez d'un pour tuër une Personne ?

SGANARELLE.

Taitez-vous. Quatre conseils valent mieux qu'un.

LYSETTE.

Est-ce que vostre Fille ne peut pas bien mourir , sans le secours de ces Messieurs-là ?

SGANARELLE.

Est-ce que les Medecins font mourir ?

LYSETTE.

Sans doute ; & j'ay connu un Homme qui prouvoit par bonnes raisons qu'il ne faut jamais dire , une telle Personne est morte d'une Fièvre & d'une Fluxion sur la poitrine mais elle est morte de quatre Medecins , & de deux Apoticaire.

SGANARELLE.

Chut , n'offensez pas ces Messieurs-là.

L Y S E T T E.

Ma foy, Monsieur, nostre Chat est rechapé depuis peu, d'un saut qu'il fit du haut de la Maison dans la Ruë, & il fut trois jours sans manger, & sans pouvoir remuer ny pied ny patte: mais il est bien heureux, de ce qu'il n'y a point de Chats Medecins; car ses affaires estoient faites, & ils n'auroient pas manqué de le purger, & de le saigner.

S G A N A R E L L E.

Voulez-vous vous taire, vous dis-je? mais voyez quelle impertinence! Les voicy.

L Y S E T T E.

Prenez garde, vous allez estre bien édifié; ils vous diront en Latin que vostre Fille est malade.



S C E N E II.

MESSIEURS TOME'S, DES FONANDRE'S
MACROTON, ET BAHIS, *Medecins*,
S G A N A R E L L E, L Y S E T T E.

S G A N A R E L L E.

HE' bien, Messieurs?

M. TOME'S.

Nous avons veu suffisamment la Malade, & sans doute qu'il y a beaucoup d'impuretez en elle.

S G A N A R E L L E.

Ma Fille est impure?

M. TOME'S.

Je veux dire qu'il y a beaucoup d'impureté

dans son corps , quantité d'humeurs corrom-
pues.

SGANARELLE.

Ah ! je vous entens.

M. TOME'S.

Mais . . . nous allons consulter ensemble.

SGANARELLE.

Allons , faites donner des sieges.

LYSETTE.

Ah ! Monsieur , vous en estes ?

SGANARELLE.

Dequoy donc connoissez-vous Monsieur ?

LYSETTE.

De l'avoir veu l'autre jour chez la bonne amie de
Madame vostre niece.

M. TOME'S.

Comment se porte son Cocher ?

LYSETTE.

Fort bien , il est mort.

M. TOME'S.

Mort.

LYSETTE.

Ouy.

M. TOME'S.

Cela ne se peut.

LYSETTE.

Je ne sçay pas si cela se peut ; mais je sçay bien
que cela est.

M. TOME'S.

Il ne peut pas estre mort , vous dis-je.

LYSETTE.

Et moy ie vous dis qu'il est mort & enterré.

M. TOME'S.

Vous vous trompez.

LYSETTE.

J'ay veu.

M. TOME'S.

Cela est impossible. Hipocrate dit , que ces sortes de Maladies ne se terminent qu'au quatorze , ou au vingt-un, & il n'y a que six jours qu'il est tombé malade.

LYSETTE.

Hipocrate dira ce qu'il luy plaira ; mais le Cocher est mort.

SGANARELLE.

Paix , Discoureuse , allons , sortons d'icy. Messieurs , je vous supplie de consulter de la bonne maniere. Quoy que ce ne soit pas la coutume de payer auparavant , toutesfois de peur que je ne l'oublie , & afin que ce soit une affaire faite , voycy....

Il les paye, & chacun en recevant l'argent, fais un geste different.



SCENE III.

MESSIEURS DES FONANDRE'S ,
TOME'S , MACROTON , & BAHYS.

Ils s'asseient & toussent.

M. DES FONANDRE'S.

Paris est estrangement grand , & il faut faire de longs trajets , quand la Pratique donne un peu.

M. TOME'S.

Il faut avouer que j'ay une Mule admira-

ble pour cela , & qu'on a peine à croire le chemin que je luy fais faire tous les jours.

M. DES FONANDRE'S.

J'ay un Cheval merveilleux , & c'est un animal infatigable.

M. TOME'S.

Sçavez-vous le Chemin que ma Mule a fait aujourd'huy ? J'ay esté premierement tout contre l'Arsenal , de l'Arsenal au bout du Faux-bourg saint Germain , du Faux-bourg saint Germain au fond du Marais , du fond du Marais à la Porte saint Honoré , de la Porte saint Honoré aux Fauxbourg saint Jacques , du Fauxbourg saint Jacques à la Porte de Richelieu , de la Porte de Richelieu icy , & d'icy je dois aller encore à la Place Royale.

M. DES FONANDRE'S.

Mon Cheval a fait tout cela aujourd'huy , & de plus j'ay esté à Ruel voir un Malade.

M. TOME'S.

Mais à propos , quel party prenez-vous dans la Querelle des deux Medecins , Theophraste & Artemius ? car c'est une affaire qui partage tout nostre Corps.

M. DES FONANDRE'S.

Moy , je suis pour Artemius.

M. TOME'S.

Et moy aussi : Ce n'est pas que son avis , comme on a veu , n'ait tué le Malade , & que celui de Theophraste ne fût beaucoup meilleur assurement : mais enfin , il a tort dans les circonstances , & il ne devoit pas estre d'un autre avis que son Ancien. Qu'en dites vous ?

M. DES FONANDRE'S.

Sans doute. Il faut toujours garder les formalitez , quoy qu'il puisse arriver.

M. TOME'S.

M. TOME'S.

Pour moy j'y suis severe en Diable , à moins que ce soit entre Amis : & l'on nous assembla un jour trois de nous autres , avec un Medecin de dehors , pour une Consultation , où j'arrestay toute l'affaire , & ne voulus point endurer qu'on opinast , si les choses n'alloient dans l'ordre. Les Gens de la Maison faisoient ce qu'ils pouvoient , & la maladie pres-
soit : mais je n'en voulus point démordre , & la Malade mourut bravement pendant cette contesta-
tion.

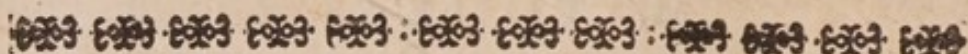
M. DES FONANDRE'S.

C'est fort bien fait d'apprendre aux Gens à vivre , & de leur montrer leur bec-jaune.

M. TOME'S.

Un Homme mort , n'est qu'un Homme mort & ne fait point de consequence : mais une formalité negligée porte un notable prejudice à tout le Corps des Medecins.





SCENE IV.

SGANARELLE, M. TOME'S, DES
FONANDRE'S, MACROTON,
& BAHYS.

SGANARELLE.

Messieurs, l'oppression de ma Fille augmente,
je vous prie de me dire viste ce que vous avez
resolu.

M. TOME'S.

Allons, Monsieur.

M. DES FONANDRE'S.

Non, Monsieur, parlez, s'il vous plaist.

M. TOME'S.

Vous vous moquez.

M. DES FONANDRE'S.

Je ne parleray pas le premier.

M. TOME'S.

Monsieur.

M. DES FONANDRE'S.

Monsieur.

SGANARELLE.

Hé, de grace, Messieurs, laissez toutes ces
Ceremonies, & songez que les choses pressent.

M. TOME'S.

Ils parlent tous quatre ensemble.

La Maladie de vostre Fille.

M. DES FONANDRE'S.

L'avis de tous ces Messieurs tous ensemble.

M. MACROTON.

Après avoir bien consulté.

M. BAHYS.

Pour raisonner.

SGANARELLE.

Hé ! Messieurs , parlez l'un après l'autre , de grace.

M. TOME'S.

Monfieur , nous avons raisonné fur la maladie de vostre Fille ; & mon avis , à moy , est que cela procede d'une grande chaleur de sang : ainsi je conclus à la saigner le plutôt que vous pourrez.

M. DES FONANDRE'S.

Et moy , je dis que sa maladie est une pourriture d'humeurs , causée par une trop grande repletion : ainsi je conclus à luy donner de l'Hemetique.

M. TOME'S.

Je soutiens que l'Hemetique la tuëra.

M. DES FONANDRES.

Et moy , que la saignée la fera mourir.

M. TOME'S.

C'est bien à vous de faire l'habile homme !

M. DES FONANDRE'S.

Ouy , c'est à moy ; & je vous presteray le collet en tout genre d'érudition.

M. TOME'S.

Souvenez-vous de l'Homme que vous fistes crever ces jours passez.

M. DES FONANDRE'S.

Souvenez-vous de la Dame que vous avez envoyée en l'autre monde , il y a trois jours.

M. TOME'S.

Je vous ay dit mon avis.

M. DES FONANDRE'S.

Je vous ay dit ma pensée.

M. T O M E S.

Si vous ne faites saigner tout-à-l'heure votre Fille, c'est une Personne morte. *Il sort.*

M. D E S F O N A N D R E ' S.

Si vous la faites saigner, elle ne sera pas en vie dans un quart-d'heure. *Il sort.*



S C E N E V.

S G A N A R E L L E, M E S S I E U R S
M A C R O T O N , & B A H Y S , *Medecins.*

S G A N A R E L L E.

A Qui croire des deux, & quelle resolution prendre sur des avis si opposez ? Messieurs, je vous conjure de déterminer mon esprit, & de me dire sans passion, ce que vous croyez le plus propre à soulager ma Fille.

M. M A C R O T O N.

Il parle en allongeant ses mots.

!Mon-si-eur. dans ces. ma-ti-e-res. là, il faut. pro-ce-der. a-vec-que. cir-conf-pec-tion. &. ne. rien. fai-re. com-me. on. dit. à. la. volé-e. dau-tant. que. les. fau-tes. qu'on. y. peut. fai-re. sont. selon. nos-tre. Maîs-tre. Hi-po-cra-te. d'une. dan-ge-reuse. con-se-quen-ce.

M. B A H Y S.

Celui-cy parle toujours en bredouillant.

Il est vray. Il faut bien prendre garde à ce qu'on fait ; car ce ne sont pas icy des Jeux d'Enfant ; & quand on a failly, il n'est pas aisé de réparer le manquement, & de rétablir ce qu'on a gasté. *Experimentum periculosum.* C'est pourquoy il s'agit de

faïsonner auparavant comme il faut , de peſer meurement les choſes , de regarder le temperament des Gens , d'examiner les cauſes de la Maladie , & de voir les Remedes qu'on y doit apporter.

S G A N A R E L L E.

L'un va en Tortuë , & l'autre court la poſte.

M. M A C R O T O N.

Or. Mon-fi-eur. pour. ve-nir. au. fait. je. trou-ve. que. voſ-tre. Fil-le. a. une. ma-la-di-e. chro-ni-que. &. qu'el-le. peut. pe-ri-cli-ter. ſi. on. ne. luy. don-ne. du. ſe-cours. dau-tant. que. les. ſim-ptô-mes. qu'el-le. a. ſont. in-di-catifs, d'u-ne va-peur. fu-li-gi-neu-ſe. & mor-di-can-te. qui. luy. pi-co-te. les. mem-bra-nes. du. cer-ve-au. Or. cet-te. va-peur. que. nous. nom-mons. en. Grec. *At-mos.* eſt. cau-ſé-e. par. des. hu-meurs. pu-tri-des. te-na-ces. & con-glu-ti-neu-ſes. qui. ſont. con-te-nuës. dans. le. bas. ven-tre.

M. B A H Y S.

Et comme ces humeurs ont eſté-là engendrées, par une longue ſucceſſion de temps ; elles ſ'y ſont recuites , & ont acquis cette malignité , qui fume vers la region du cerveau.

M. M A C R O T O N.

Si. bi-en. donc. que. pour. ti-rer. deſ-ta-cher. ar-ra-cher. ex-pul-ſer. é-va-cu-ër. leſ-di-res hu-meurs. il. fau-dra. u-ne. pur-ga-tion. vi-gou-reu-ſe. Mais. au. pré-a-la-ble. je. trou-ve. à. pro-pos. &. il. n'y. a. pas. d'in-con-ve-ni-ent, d'u-ſer. de. pe-tits. re-me-des. a-no-dins. c'eſt. à. di-re. de. pe-tits. la-ve-mens. re-mol-li-ans. &. déter-fiſs. de ju-lets. & de ſi-rops. ra-fraiſ-chiſ-fans. qu'on. meſ-le-ra. dans. ſa. pti-fa-ne.

M. B A H Y S.

Après nous viendrons à la purgation , & à la ſaignée , que nous réitérerons , ſ'il en eſt beſoin.

M. MACROTON.

Ce. n'est. pas. qu'a-vec. tout. ce-la. vof-tre. Fil-le.
ne. puis-se. mou-rir. mais. au moins. vous. au-rez.
fait. quel-que. cho-se. &. vous. au-rez. la. con-so-la-
ti-on. qu'el-le. se-ra. mor-te. dans. les. for-mes.

M. BAHYS.

Il vaut mieux mourir selon les règles , que de
réchapper contre les règles.

M. MACROTON.

Nous. vous. di-sons. fin-ce-re-ment. nos-tre. pen-
sée-c.

M. BAHYS.

Et vous avons parlé , comme nous parlerions à
notre propre Frere.

SGANARELLE.

A Monsieur Macroton.

Je. vous. rends. tres-hum-bles. gra-ces.

A Monsieur Bahys.

Et vous suis infiniment obligé de la peine que
vous avez prise.





SCENE VI.

SGANARELLE.

ME voila justement un peu plus incertain que je n'estois auparavant. Morbleu , il me vient une fantaisie. Il faut que j'aille acheter de l'Orvietan , & que je luy en fasse prendre : L'Orvietan est un Remede dont beaucoup de Gens se font bien trouvez.



SCENE VII.

L'OPERATEUR , SGANARELLE.

SGANARELLE.

HOla , Monsieur , je vous prie de me donner une Boëte de vostre Orvietan , que je m'en vais vous payer.

L'OPERATEUR *chantant.*

*L'Or de tous les Climats qu'entoure l'Ocean ,
Peut-il jamais payer ce Secret d'importance ?
Mon remede guerit par sa rare excellence ,
Plus de Maux qu'on n'en peut nombrer dans tout
un an.*

La Gale.

La Rogne ,

La Tigne ,

La Fièvre ,

30 L'AMOUR MEDECIN.

*La Peste,
La Goutte,
Verole,
Descente ;
Rougeole,*

O grande puissance de l'Orvietan !

SGANARELLE.

Monfieur, je croy que tout l'or du monde n'est pas capable de payer vofre remede : mais pourtant voicy une Piece de trente fols que vous prendrez, s'il vous plaift.

L'OPERATEUR *Chantant.*

*Admirez mes bontez, & le peu qu'on vous vend
Ce Tresor merueilleux, que ma main vous difpenfe ;
Vous pouvez avec luy braver en affeurance,
Tous les maux que fur nous l'Ire du Ciel répand.*

*La Gale,
La Rogne,
La Tigne,
La Fievre,
La Peste,
La Goutte,
Verole,
Descente,
Rougeole,*

O grande puissance de l'Orvietan !

Fin du fecond Acte.





II. ENTRE-ACTE.

*P*lusieurs Trivelins , & plusieurs Scaramouches , Valets de l'Operateur , se réjouissent en dansant.





ACTE III.

SCENE I.

MESSIEURS FILLERIN, TOME'S,
& DES FONANDRE'S.

M. FILLERIN.



Avez-vous point de honte, Messieurs, de montrer si peu de prudence pour des Gens de vostre âge, & de vous estre querellez comme de jeunes étourdis ? Ne voyez-vous pas bien quel tort ces sortes de Querelles nous font parmi le Monde ? & n'est-ce pas assez que les Sçavans voyent les contrarietez & les dissensions qui sont entre nos Auteurs, & nos anciens Maîtres, sans découvrir encore au Peuple par nos Débats & nos Querelles, la forfanterie de nostre Art ? Pour moy, je ne comprends rien du tout à cette méchante Politique de quelques-uns de nos Gens ; & il faut confesser que toutes ces contestations nous ont décrié depuis peu d'une étrange maniere, & que si nous n'y prenons garde, nous allons nous ruiner nous-mêmes. Je n'en parle pas pour mon interest : car, Dieu mercy, j'ay déjà étably mes petites affaires : Qu'il vente, qu'il pleuve, qu'il grêle, ceux

qui sont morts , sont morts ; & j'ay dequoy me passer des vivans : mais enfin, toutes ces disputes ne valent rien pour la Medecine. Puis que le Ciel nous fait la grace, que depuis tant de Siecles, on demeure infatué de nous , ne defabulons point les Hommes avec nos cabales extravagantes , & profitons de leurs sottises le plus doucement que nous pourrons. Nous ne sommes pas les seuls , comme vous sçavez , qui tâchons à nous prévaloir de la foiblesse humaine : C'est-là que va l'étude de la plupart du Monde , & chacun s'efforce de prendre les hommes par leur foible, pour en tirer quelque profit. Les Flateurs , par exemple , cherchent à profiter de l'amour que les Hommes ont pour les louanges , en leur donnant tout le vain encens qu'ils souhaitent ; & c'est un Art où l'on fait, comme on void , des fortunes considerables. Les Alchimistes tâchent à profiter de la passion que l'on a pour les Richesses , en promettant des Montagnes d'or à ceux qui les écoutent ; & les Diseurs d'Horoscopes , par leurs Predictions trompeuses , profitent de la vanité & de l'ambition des credules Esprits : mais le plus grand foible des Hommes , c'est l'amour qu'ils ont pour la vie , & nous en profitons nous autres par nostre pompeux galimathias , & sçavons prendre nos avantages de cette veneration , que la peur de mourir leur donne pour nostre mestier. Conservons-nous donc dans le degré d'estime où leur foiblesse nous a mis , & soyons de concert auprès des Malades , pour nous attribuer les heureux succez de la maladie , & rejeter sur la Nature toutes les beveuës de nostre Art. N'allons point , dis-je , détruire forttement les heureuses préventions d'une erreur qui donne du pain à tant de Personnes , & de l'argent de ceux que nous mettons en terre , nous fait élever de tous costez de si beaux heritages.

M. TOME'S.

Vous avez raison en tout ce que vous dites : mais ce sont chaleurs de sang , dont par fois on n'est pas le maître.

M. FILLERIN.

Allons , donc , Messieurs , mettez-bas toute rancune , & faisons icy vostre accommodement.

M. DES FONANDRE'S.

J'y consens. Qu'il me passe mon Hemetique pour la Malade dont il s'agit , & je luy passeray tout ce qu'il voudra pour le premier Malade dont il sera question.

M. FILLERIN.

On ne peut pas mieux dire : Et voila se mettre à la raison.

M. DES FONANDRE'S.

Cela est fait.

M. FILLERIN.

Touchez donc-là. Adieu. Une autre fois montrez plus de prudence.





SCENE II.

M. T O M E S. DES FONANDRE'S,
L Y S E T T E.

L Y S E T T E.

Q Uoy , Messieurs , vous voila , & vous ne songez pas à reparer le tort qu'on vient de faire à la Medecine ?

M. T O M E' S.

Comment , qu'est-ce ?

L Y S E T T E.

Un insolent , qui a eu l'effronterie d'entreprendre sur vostre Mestier ; & qui sans vostre Ordonnance , vient de tuer un Homme d'un grand coup d'épée au travers du corps.

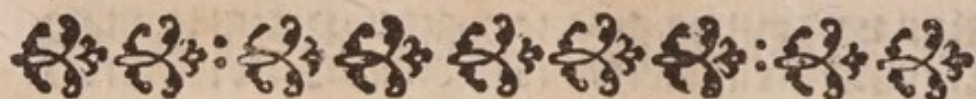
M. T O M E' S.

Ecoutez , vous faites la Railleuse , mais vous passerez par nos mains quelque jour.

L Y S E T T E.

Je vous permets de me tuer , lors que j'auray recours à vous.





SCENE III.

LYSETTE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

HE' bien , Lysette , que dis-tu de mon Equipage ; crois-tu qu'avec cet Habit , je puisse duper le bon Homme ? me trouve-tu bien ainsi ?

LYSETTE.

Le mieux du monde , & je vous attendois avec impatience. Enfin le Ciel m'a faite d'un naturel le plus humain du monde , & je ne puis voir deux Amans soupirer l'un pour l'autre , qu'il ne me prenne une tendresse charitable , & un desir ardent de soulager les maux qu'ils souffrent. Je veux à quelque prix que ce soit , tirer Lucinde de la tyrannie où elle est , & la mettre en vostre pouvoir. Vous m'avez plû d'abord , je me connois en Gens , & elle ne peut pas mieux choisir. † L'Amour risque des choses extraordinaires , & nous avons concerté ensemble une maniere de stratagême , qui pourra peut-être nous réussir. Toutes nos mesures sont déjà prises ; l'Homme à qui nous avons affaire n'est pas des plus fins de ce monde ; & si cette aventure nous manque , nous trouverons mille autres voyes , pour arriver à nostre but. Attendez-moy-là seulement , je reviens vous querir.



SCENE IV.

SGANARELLE , LYSETTE.

LYSETTE.

Monsieur , allegresse ! allegresse !

SGANARELLE.

Qu'est-ce ?

LYSETTE.

Réjouissez-vous.

SGANARELLE.

De quoy ?

LYSETTE.

Réjouissez-vous , vous dis-je.

SGANARELLE.

Dy-moy donc ce que c'est , & puis je me réjouiray , peut-estre.

LYSETTE.

Non. Je veux que vous vous réjouissiez auparavant ; que vous chantiez , que vous dansiez.

SGANARELLE.

Sur quoy ?

LYSETTE.

Sur ma parole.

SGANARELLE.

Allons donc , la lera la la , la lera la. Que Diable ?

LYSETTE.

Monsieur , vostre Fille est guerie.

SGANARELLE.

Ma Fille est guerie !

38 L'AMOUR MEDECIN.

LYSETTE.

Ouy. Je vous amene un Medecin ; mais un Medecin d'importance , qui fait des Cures merveilleuses , & qui se mocque des autres Medecins.

SGANARELLE.

Où est-il ?

LYSETTE.

Je vais le faire entrer.

SGANARELLE.

Il faut voir si celui-cy fera plus que les autres.



SCENE V.

CLITANDRE *en habit de Medecin*,
SGANARELLE, LYSETTE.

LYSETTE.

LE voicy.

SGANARELLE.

Voila un Medecin qui a la barbe bien jeune.

LYSETTE.

La Science ne se mesure pas à la barbe ; & ce n'est pas par le menton qu'il est habile.

SGANARELLE.

Monfieur , on m'a dit que vous aviez des Remedes admirables pour faire aller à la selle.

CLITANDRE.

Monfieur , mes Remedes font differens de ceux
des

des autres : Ils ont l'Hemetique , les Saignées , les Medecines, & les Lavemens : mais moy je gueris par des Paroles , par des Sons , par des Lettres , par des Talismans , & par des Anneaux constellez.

LYSETTE.

Que vous ay-je dit ?

SGANARELLE.

Voila un grand Homme !

LYSETTE.

Monfieur , comme vofre Fille eft-là toute habillée dans une Chaife , je vais la faire paffer icy .

SGANARELLE.

Ouy , fay.

CLITANDRE.

Taſtant le peux à Sganarelle.

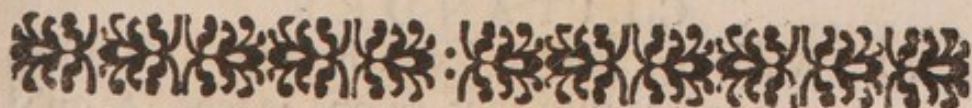
Vofre Fille eft bien malade.

SGANARELLE.

Vous connoiſſez cela icy ?

CLITANDRE.

Ouy , par la ſympathie qu'il y a entre le Pere & la Fille.



SCENE VI.

LUCINDE , LYSETTE , SGANARELLE ,
CLITANDRE.

LYSETTE.

Tenez , Monfieur , voila une Chaife auprès d'elle. Allons , laiſſez - les - là tous deux.

90 L'AMOUR MEDECIN.

SGANARELLE.

Pourquoy ? je veux demeurer-là.

LYSETTE.

Vous mocquez-vous ? Il faut s'éloigner ; un Medecin a cent choses à demander , qu'il n'est pas honneste qu'un Homme entende.

CLITANDRE.

Parlant à Lucinde à part.

Ah ! Madame que le ravissement où je me trouve est grand ! & que je sçay peu par où vous commencer mon discours ! Tant que je ne vous ay parlé que des yeux , j'avois , ce me semble , cent choses à vous dire ; & maintenant que j'ay la liberté de vous parler de la façon que je souhaittois , je demeure interdit ; & la grande joie où je suis , étouffe toutes mes paroles.

LUCINDE.

Je puis vous dire la mesme chose , & je sens , comme vous , des mouvemens de joie qui m'empeschent de pouvoir parler.

CLITANDRE.

Ah ! Madame , que je serois heureux , s'il estoit vray que vous sentissiez tout ce que je sens , & qu'il me fust permis de juger de vostre ame par la mienne ! Mais , Madame , puis-je au moins croire que ce soit à vous à qui je doive la pensée de cet heureux stratagême , qui me fait jouir de vostre présence ?

LUCINDE.

Si vous ne m'en devez pas la pensée , vous m'estes redevable au moins d'en avoir approuvé la proposition avec beaucoup de joie.

SGANARELLE à *Lysette.*

- Il me semble qu'il luy parle de bien près.

LYSETTE, à *Sganarelle*.

C'est qu'il observe sa phisionomie, & tous les traits de son visage.

CLITANDRE, à *Lucinde*.

Serez-vous constante, Madame, dans ces bontez que vous me témoignez ?

LUCINDE.

Mais vous, ferez-vous ferme dans les resolutions que vous avez montrées ?

CLITANDRE.

Ah ! Madame, jusqu'à la mort. Je n'ay point de plus forte envie que d'estre à vous, & je vais le faire paroître dans ce que vous m'allez voir faire.

SGANARELLE.

Hé bien, nostre Malade, elle me semble un peu plus gaye.

CLITANDRE.

C'est que j'ay déjà fait agir sur elle un de ces Remedés que mon Art m'enseigne. Comme l'Esprit a grand empire sur le Corps, & que c'est de luy bien souvent que procedent les Maladies, ma coutume est de courir à guerir les Esprits, avant que de venir au corps. J'ay donc observé ses regards, les traits de son visage, & les lignes de ses deux mains ; & par la Science que le Ciel m'a donnée, j'ay reconnu que c'estoit de l'esprit qu'elle estoit malade, & que tout son mal ne venoit que d'une imagination déreglée, d'un desir dépravé de vouloir estre mariée. Pour moy, je ne voy rien de plus extravagant & de plus ridicule, que cette envie qu'on a du Mariage.

SGANARELLE.

Voila un habile Homme !

H ij

92 L'AMOUR MEDECIN.

CLITANDRE.

Et j'ay eu & auray pour luy, toute ma vie, une aversion effroyable.

SGANARELLE.

Voila un grand Medecin !

CLITANDRE.

Mais, comme il faut flater l'imagination des Malades, & que j'ay veu en elle de l'alienation d'esprit, & mesme qu'il y avoit du peril à ne luy pas donner un prompt secours, je l'ay prise par son foible, & luy ay dit que j'estois venu icy pour vous la demander en Mariage : soudain son visage a changé, son teint s'est éclaircy, ses yeux se sont animez, & si vous voulez pour quelques jours l'entretenir dans cette erreur, vous verrez que nous la tirerons d'où elle est.

SGANARELLE.

Ouy-da, je le veux bien

CLITANDRE.

Après nous ferons agir d'autres Remedes pour la guerir entierement de cette fantaisie.

SGANARELLE.

Ouy, cela est le mieux du monde Hé bien, ma Fille, voila Monsieur qui a envie de t'épouser, & je luy ay dit que je le voulois bien.

LUCINDE.

Helas ! est-il possible ?

SGANARELLE.

Ouy.

LUCINDE.

Mais, tout de bon ?

SGANARELLE.

Ouy, ouy.

LUCINDE.

Quoy, vous estes dans les sentimens d'estre mon Mary ?

CLITANDRE.

Ouy, Madame.

LUCINDE.

Et mon Pere y consent ?

SGANARELLE.

Ouy, ma Fille.

LUCINDE.

Ah ! que je suis heureuse, si cela est veritable !

CLITANDRE.

N'en doutez point, Madame, ce n'est pas d'aujourd'huy que je vous aime, & que je brûle de me voir vostre Mary ; je ne suis venu icy que pour cela : & si vous voulez que je vous dise nettement les choses comme elles sont, cet Habit n'est qu'un pur pretexte inventé, & je n'ay fait le Medecin, que pour m'approcher de vous, & obtenir plus facilement ce que je souhaite.

LUCINDE.

C'est me donner des marques d'un amour bien tendre, & j'y suis sensible autant que je puis.

SGANARELLE.

Oh, la folle ! oh la folle ! oh la folle !

LUCINDE.

Vous voulez donc bien, mon Pere, me donner Monsieur pour Epoux ?

SGANARELLE.

Ouy, ça, donne-moy ta main. Donnez-moy un peu aussi la vostre, pour voir.

CLITANDRE.

Mais, Monsieur...

SGANARELLE *s'étouffant de rire.*

Non, non, c'est pour... pour luy contenter l'esprit. Touchez-là. Voila qui est fait.

CLITANDRE.

Acceptez pour gage de ma foy cet Anneau que

94 L'AMOUR MEDECIN.

je vous donne : C'est un Anneau constellé , qui guerit les égaremens d'esprit.

LUCINDE.

Faisons donc le Contract , afin que rien n'y manque.

CLITANDRE.

Helas ! je le veux bien , Madame. *A Sganarelle.* Je vais faire monter l'Homme qui écrit mes Remedes ; & luy faire croire que c'est un Notaire.

SGANARELLE.

Fort bien.

CLITANDRE.

Hola , faites monter le Notaire que j'ay amené avec moy.

LUCINDE.

Quoy , vous aviez amené un Notaire ?

CLITANDRE.

Ouy , Madame.

LUCINDE.

J'en suis ravie.

SGANARELLE.

Oh la folle ! oh la folle !





S C E N E V I I.

LE NOTAIRE , CLITANDRE ,
SGANARELLE , LUCINDE ,
LYSETTE .

Clitandre parle au Notaire à l'oreille.

SGANARELLE.

Ouy , Monsieur , il faut faire un Contract pour ces deux Personnes-là. Ecrivez. *Le Notaire écrit.* (Voila le Contract qu'on fait) Je luy donne vingt mille écus en Mariage. Ecrivez.

LUCINDE.

Je vous suis bien obligé , mon Pere.

LE NOTAIRE.

Voila qui est fait , vous n'avez qu'à venir signer.

SGANARELLE.

Voila un Contract bien-tost basti.

CLITANDRE.

Mais au moins , Monsieur...

SGANARELLE.

Hé , non , vous dis-je. Sçait-on pas bien ? Allons , donnez-luy la Plume pour signer. Allons , signe , signe , signe. Va , va , je signeray tantost moy.

LUCINDE.

Non , non , je veux avoir le Contract entre mes mains.

SGANARELLE.

Hé bien , tien. Es-tu contente ?

LUCINDE.

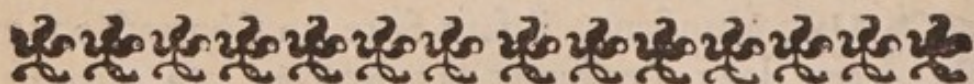
Plus qu'on ne peut s'imaginer.

SGANARELLE.

Voilà qui est bien. Voilà qui est bien.

CLITANDRE.

Au reste , je n'ay pas eu seulement la precaution d'amener un Notaire , j'ay eu celle encore de faire venir des Voix , des Instrumens & des Danseurs pour celebrer la Feste , & pour nous réjouir. Qu'on les fasse venir. Ce sont des Gens que je mene avec moy , & dont je me sers tous les jours pour pacifier avec leur harmonie & leurs danses les troubles de l'Esprit.



SCENE DERNIERE.

LA COMEDIE , LE BALLET , ET LA
MUSIQUE.

Tous Trois ensemble.

*S*ans nous tous les Hommes ,
Deviendroient mal sains ;
Et c'est nous qui sommes
Leurs grands Medecins.

LA COMEDIE.

*V*eut-on qu'on rabatte
Par des moyens doux
Les vapeurs de rate
Qui vous menent tous ?
Qu'on laisse Hipocrate ,
Et qu'on vienne à nous ?

Tous

Tous trois ensemble.

Sans nous. . . .

*Durant qu'ils chantent, & que les Jeux, les Ris, &
les Plaisirs dansent, Clitandre emmene Lucinde.*

SGANARELLE.

Voila une plaisante façon de guerir ! Où est donc
ma Fille & le Medecin ?

LYSETTE.

Ils sont allez achever le reste du Mariage.

SGANARELLE.

Comment le Mariage ?

LYSETTE.

Ma foy, Monsieur, la Beccasse est bridée, & vous
avez crû faire un jeu, qui demeure une verité.

SGANARELLE.

*Les Danseurs le retiennent, & veulent le faire
danser de force.*

Comment, Diable ? Laissez-moy aller : Laissez-
moy aller, vous dis-je. Encore ? Peste des Gens.

FIN.

